

TRADUIRE LE GENRE OU LES MET[R]AMORPHOSES DE L'EXPERIENCE HUMAINE

« Traduire le genre : femmes en traduction », *Palimpsestes* 22, Revue du Centre de recherche et communication transculturelle anglais-français / français-anglais (TRACT), Presses Sorbonne Nouvelle, 2009, 276 p.

A l'heure actuelle, où la figure du traducteur s'impose de plus en plus dans les débats traductologiques, voilà que les femmes s'exhibent sans aucune pudeur en réclamant leur place. Loin de l'image des « belles infidèles » du dix-huitième, les femmes, qu'elles soient laides ou belles, fidèles ou infidèles, sincères ou astucieuses, loyales ou félonnes, adultères ou inconstantes, honnêtes ou malhonnêtes, demandent ce qui de droit leur appartient, sûres de leur position.

« Traduire le genre : femmes en traduction », le numéro de *Palimpsestes*, réalisé cette fois-ci avec le concours de CLIMAS de l'université de Bordeaux 3 nous surprend avec de très belles contributions de la part de divers chercheurs (femmes pour la plupart) qui examinent le phénomène à partir de perspectives divergentes : les femmes traduites (au double sens de ce terme), les femmes traductrices et les femmes (auto)traductrices et féministes.

L'*Avant-propos* de **Pascale Sardin** et la *Préface* de Françoise Wuilmart situent le problème dans le contexte socio-culturel et traductologique et rendent compte de la valeur des contributions. La première, dans son rôle de maîtresse des cérémonies, nous annonce les moments forts du « colloque sentimental ». Tout en partant d'une évidence de départ : l'articulation entre théories du genre et théories de la traduction, « tant leurs enjeux se rejoignent et se recoupent », Sardin élabore une approche historique et sociologique qui lui permet de rappeler entre autres que les transferts se font entre deux *cultures* et non pas entre deux *langues* et que c'est à cause de cela que la traduction devient le site de rapports dominé-dominant dans une relation interculturelle.

Françoise Wuilmart nous présente le premier dilemme : *Traduire un homme, traduire une femme... est-ce la même chose ?* Les réflexions, dues à une théoricienne et praticienne en même temps de la traduction, acquièrent sans doute une dimension spéciale. Après avoir évoqué sommairement ce que pensaient la philosophie des Lumières et la psychanalyse (Moir et Jessel, notamment) sur les inégalités entre les sexes, Wuilmart plonge dans le domaine de l'écriture en s'appuyant sur deux célébrités : Maurice Blanchot et Marguerite Yourcenar. Si le premier avait reconnu implicitement l'existence d'un lien toujours opérationnel entre le *je* de l'écriture et le support individuel et était parvenu à reconnaître le sexe de l'écriture-viril, Yourcenar, qui n'était pas en désaccord avec Blanchot a introduit pour sa part la valeur de l'écriture-femme du corps. Voilà comment on pourrait construire une vision du monde sexuée et « érotisée » dont l'impact pour la traduction serait assuré. Wuilmart constate que les différences entre homme et femme sont bien plus importantes que ce que l'on imagine. Elle est intimement convaincue du fait qu'il existe bel est bien un discours féminin et un discours masculin incarnés par l'écriture. Deux précisions néanmoins viennent à soutenir et enrichir son discours : le sexe de l'écriture peut ne pas correspondre au sexe biologique de l'auteur ; et la féminité de l'écriture n'a rien à voir avec une

quelconque intention féministe (p. 30). Au niveau de la création artistique, ce qui est prépondérant se passe avant la parole. Fort intéressante nous paraît sans doute son image de la relation (amoureuse) établie dans la traduction : le « ménage à trois » qui s'impose dans l'activité traduisante tant des hommes que des femmes et dont le premier partenaire serait la dimension masculine du texte de départ, le deuxième sa composante féminine « érotiquement » sensibilisée à l'écriture du premier, et le troisième, sa propre composante (masculine ou féminine), seule capable de restituer la voix masculine ou féminine dans un processus d'identification et de mimétisme. La relation homme/femme dans l'acte de traduire se fonde à son avis d'abord sur le phénomène général de l'empathie. Empathie au niveau de l'écriture et non pas à celui de l'auteur. Ce n'est pas dans le contenu que Wuilmart a pu ressentir la masculinité ou la féminité de l'écriture, c'est dans *la voix du texte*. « On ne traduit pas un homme ou une femme, on traduit un texte » dira-t-elle enfin.

Dans les articles qui conforment l'œuvre, on verra surgir les mille et un visages d'un polyèdre à figure de femme.

Dans le domaine des *FEMMES TRADUITES*, l'exposition d'**Andrew Kovacs** nous introduit tout d'abord dans les conséquences du changement de focalisation du récit. Avec *La chute de Hester Prynne ou le passage du féminin au masculin*, Kovacs nous présente le résultat en traduction d'une histoire stéréotypée, celle du triangle autodestructeur, mari, femme, amant. L'histoire de la femme adultère, mise en valeur dans le récit d'une femme est reléguée au second plan et substituée par la quête du mari trompé dans la voix de son traducteur, Forgues. Qu'aurait-il pu arriver ? Eh bien, il s'agit d'un traducteur qui a décidé de présenter « au public cible un texte illustrant les codes en usage à son époque ». Kovacs, en effet explique la version masculinisée du texte de Hawthorne comme une garantie de succès auprès du public de la deuxième moitié du XIX^e siècle, comme en témoignent les résultats de vente de la traduction. Dans son article *Translating Women in Assia Djebar's Far From Madina*, **Rim Hassen** illustre une autre métamorphose de la femme en traduction, celle de la femme musulmane. Dépossédée des marqueurs de genre, l'identité féminine musulmane n'arrive pas à se construire dans le texte traduit en anglais. L'article analyse des extraits de la version anglaise *Far from Madina* (1994) et révèle des approches différentes dans la construction du genre en français (langue originale et langue de libération) et en anglais. **Nadia Louar**, pour sa part, s'occupe de mettre en lumière la multiplicité des identités féminines dérivée des problèmes de l'adaptation cinématographique du livre. Dans son article *Version femmes plurielles : relire « Baise-moi » de Virginie Despentes*, l'auteure place le désir sexuel des femmes au centre des controverses et des problèmes de l'altérité et de l'identité. En effet, la traduction servant de préface à l'adaptation cinématographique de *Baise-moi*, un film charnel, elle se montre comme le support textuel du film et comme un lien décisif entre le roman et le lecteur. « On a pensé 'vagin' là où on aurait dû penser le corps tout entier des femmes, violent et violenté, métaphore et non métonymie du corps social » (p. 91). La couverture contribue à cette interprétation avec son graphisme et sa typographie où tout est codage et séduction.

La modification de l'instance énonciative et la neutralisation de l'action sentimentale, libératrice ou subversive trouvent bien des exemples dans les cas de

la médiation des femmes pour la traduction. Mais lorsqu'elles-mêmes acquièrent la condition de *FEMMES TRADUCTRICES* les conséquences n'ont pas moins d'intérêt. La motivation est certes fondamentale. C'est ce qu'**Elizabeth Durot-Boucé** essaie de nous montrer dans son article *Traducteurs et traductrices d'Ann Radcliffe, ou la fidélité est-elle une question de sexe ?* Tout en partant d'une question traductologique primordiale : la fidélité est-elle nécessairement synonyme d'exactitude, de conformité à l'original ?, l'auteure met en lumière une différence dans la façon dont hommes et femmes ont considéré par exemple le genre gothique et la manière dont il convient de le rendre en traduction. La comparaison de la version de Morellet (traducteur) et de celle de Gay (traductrice), différentes par leur motivation et placée dans le registre de la raison et de la réflexion par le premier et dans la sphère du sentiment et de l'instinct par la seconde, mène à la conclusion qu'au dix-huitième siècle, époque de ces deux traductions, le public et la sensibilité du traducteur déterminaient bien la façon de traduire. Mais les changements produits pendant le processus de traduction sont parfois aussi le résultat des expériences personnelles et reflètent une perspective « genrée ». **Lynne Long** en fait le constat dans son *Lady Mary Translates Marivaux : A Female Perspective ?* Les stratégies de la traductrice de la pièce de Marivaux (changement du titre, des sentences, des pronoms...) sont un reflet de ses propres opinions à l'égard de l'amour, des relations entre les genres et de la place des femmes dans la société de cette époque. Finalement, il s'agit d'une tentative d'affirmer un point de vue de femme, et aussi d'anglaise. **Anne-Marie van Bockstaele** s'approche du XX^e siècle avec *Traduction ou réécriture des genres ? Le cas de Lucie Delarue-Mardrus (1874-1945)*. Dans une époque où les femmes vivent de leur plume, la construction sociale et culturelle des sexes acquiert une autre dimension. Toute désireuse de se construire une personnalité littéraire, Delarue-Mardrus pousse sur l'identité féminine. Sa traduction de Poe, et notamment ses références à l'enfant et au personnage de Lenore, servent à représenter dans toute sa force un personnage de sexe féminin. L'exercice de réécriture sert bien à signaler cette condition de la femme qui attire le regard du nouveau lecteur. La traduction des femmes se termine par un autre cas singulier, celui de l'androgynie narrative, exposée par **Marie Pierre Mounié et Nathalie Vincent-Arnaud**. Dans « À la première personne du masculin » ? *Résonances et résistances de la notion de genre dans la traduction de Written on the Body de Jeanette Winterson* elles veulent montrer les trébuchements de la traductrice face aux ambiguïtés linguistiques voulues de l'original. Ce « neutre » que Barthes définit comme « l'union des contraires, la complétude idéale, la perfection », manifesté dans le roman par le désir de « non dire » et l'évocation en creux de la figure du narrateur devient catégorie « genrée » dans la traduction. En effet, la traductrice, incapable de surmonter le jeu du neutre, opte pour l'oscillation masculin-féminin qui déjoue le plan du narrateur.

Le livre a sans doute le mérite de faire le tour des considérations de la condition féminine en traduction, *FEMMES, (AUTO-)TRADUCTRICES ET FEMINISTES* étant le dernier domaine exploré. **Martine Hennard Dutheil de la Rochère** traite le sujet des contes dans son article, *Updating the Politics of Experience : Angela Carter's Translation of Charles Perrault's « Le Petit Chaperon rouge »*. La stratégie féministe dépliée par Carter vise à simplifier le texte pour les jeunes

lecteurs qu'elle cherche à sensibiliser à des problématiques de genre plutôt que sexuelles : « The amazing thing about her, for me, was that someone who looked so much like the Fairy Godmother should actually be so much like the Fairy Godmother » – écrira-t-elle. Aux mythes dominants, comme celui du Petit chaperon rouge elle confrontera une vision de l'art non exclusivement adressée aux femmes. **Jane Élisabeth Wilhelm**, auteure de *Écrire entre les langues : traduction et genre chez Nancy Huston*, montre bien jusqu'à quel point la traduction est « le lieu privilégié d'une invention de soi et d'une négociation des relations de pouvoir entre les sexes ». L'écriture entre le français et l'anglais de Nancy Huston remet en question le genre comme construction sociale. Auto-traductrice de son roman, ayant présenté cette nouvelle version comme « une réécriture ou une re-création », Huston se trouve dans une position subversive quand elle traduit au féminin et en se faisant sujet femme de l'activité traduisante. Si elle constate qu'un processus de guérison s'opère « grâce à la langue étrangère qui sait si bien lécher [s]es blessures », elle reconnaît que la langue étrangère (le français) n'occupe pas dans son cerveau « la même place que la maternelle ». Riche en réflexions sur l'acte de traduire à l'appui de Steiner ou de Kristeva, l'auteure dévoile la véritable essence de la traduction de Huston, qui « résiderait dans sa dimension d'accomplissement de l'être humain et se présenterait pour elle, en tant que femme réfléchissant aux conditions d'un rapport féminin à l'écriture, comme un espace de liberté » (p. 220). **Carolyn Shread** montre que la traduction féministe existe. *La Traduction métramorphique : entendre le 'kréyol' dans la traduction anglaise des 'Rapaces' de Marie Vieux-Chauvet*, Shread nous présente l'œuvre comme l'émanation d'une décision linguistique préméditée. Le désir d'élargir le champ des textes littéraires écrits par des femmes de pays francophones en traduction anglaise et avec l'insertion du *kréyol* est un « clin d'œil » au public cible.

Enfin, la Postface, de **Luise von Flotow** qui a pour titre *Contested Gender in Translation : Intersectionality and Metramorphics* insiste sur deux concepts provenant de la sociologie et de la psychoanalyse qui s'inscrivent dans la question du genre et qui frappent aux portes de la traductologie : « intersectionnalité » et « métramorphiques ».

Depuis la parution des monographies pionnières, certaines d'entre elles évoquées aussi dans cet ouvrage, de Sherry Simon (1996), Luise von Flotow (1997) ou Vanessa Leonardi (2007) et de plusieurs ouvrages collectifs : *La conjura del olvido* (Ibeas & Millán [ed.], 1997) ; *Portraits de traductrices* (Delisle [éd.], 2002), *Gender, Sex and Translation* (Santaemilia [ed.], 2005), la traduction féminine et/ou féministe a bel et bien acquis ses lettres de noblesse. Avec ce numéro, « Traduire le genre : femmes en traduction », *Palimpsestes* est sans doute l'une des plus récentes de ses voix autorisées.

Antonio BUENO GARCÍA